

Zeitschrift: ASMZ : Sicherheit Schweiz : Allgemeine schweizerische Militärzeitschrift
Herausgeber: Schweizerische Offiziersgesellschaft
Band: 121 (1955)
Heft: 11

Artikel: Etude sur le drill
Autor: Montfort, M.H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-25901>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

5. Die Frage der bestmöglichen Ausbildung in dieser Zusammenarbeit ist klar zu trennen von den Diskussionen um die neue Konzeption der Armee. Die Zusammenarbeit Infanterie/Panzer ist nämlich ebenso wesentlich in einer Armee leichter, mechanisierter Divisionen, wie in einem Verteidigungsheer, das sich an Werke und Gelände anklammert, nie aber der beweglichen, mit Panzern dotierten Eingreifreserve entbehren kann.
 6. Bevor mit einer soliden Ausbildung in der Zusammenarbeit begonnen werden kann, muß ein geeignetes Übungsgelände gefunden werden, das die kriegsnahe Durchführung zweckmäßiger Einsatzübungen und Scharfschießen erlaubt.
- P. W.

Etude sur le drill

Lt. M. H. Montfort

Car il ne faut pas se méconnaître; nous sommes
automates autant qu'Esprit. Pascal

Innovez peu. Les règlements militaires résultent
d'une longue sagesse. Quinton

La confusion tend souvent à s'introduire entre la conception que d'aucuns se font de l'utilité du *drill individuel* et de celle du *drill collectif*. Une troisième notion apparaît maintenant et ne contribue pas peu à brouiller les idées: le drill aux armes, appellation parfaitement erronée de ce qui est en réalité *l'automatisme*. Il semble utile et intéressant de «faire le point» afin de distinguer nettement ces trois méthodes d'éducation, d'instruction et de préciser leurs buts différents.

En outre, différents articles parus dans la presse militaire, non seulement chez nous mais aussi à l'étranger, montrent de façon évidente que, même dans des milieux extrêmement bien intentionnées, on estime – à la suite d'une étude superficielle – que le drill en général appartient à l'époque des carrés d'infanterie et a perdu toute utilité pratique. Cette crise n'est pas nouvelle, elle suit presque tous les conflits. Le Règlement de manœuvre d'infanterie français de 1920, qui a suivi la guerre de 1914–1918, en porte la trace: «L'ordre serré sera réduit au minimum indispensable à la présentation correcte de la troupe».

Nous allons étudier, historiquement puis logiquement, le pourquoi du drill et essayer d'établir s'il garde aujourd'hui une quelconque valeur. Pour ce faire, trois différentiations bien nettes devront être faites et trois questions seront posées:

A. – *Le drill collectif*

Quelle fut son utilité à l'origine et quelle est-elle de nos jours ?

B. – *Le drill individuel*

Quel fut et quel est son but ?

C. – *L'automatisme aux armes* (faussement nommé «drill aux armes»)

Quelle est sa raison d'être, et en quoi se différencie-t-il du drill individuel ?

A. Le drill collectif

Quelle fut son utilité à l'origine et quelle est-elle de nos jours ?

Le drill collectif, au sens large du terme, c'est-à-dire comprenant tous les exercices en «rangs serrés», est aussi vieux que la guerre: il trouve son origine dans les exercices de gymnastique de la Grèce antique et il fut adapté à l'art militaire par les Hoplomaches; il eut ses théoriciens, les Sophistes, dont l'argumentation fut complétée par Socrate lui-même et par son élève Xénophon, l'illustre commandant des 10 000 de l'Anabase. Thucydide, avant lui, le préconisait déjà. Le drill collectif apparaît à l'origine comme une nécessité qui s'impose pour permettre de pousser au maximum les possibilités de manœuvre de la phalange, lourdement constituée. Il forme l'équivalent du célèbre battle-drill des Anglais. Sans drill, un drill en ordre serré avant la lettre, la phalange eût été incapable d'exécuter ces mouvements, conversions, replis et surtout cette progression avec aile refusée (l'ordre oblique bien avant la «schräge Stellung» de Frédéric II) qui donnera à Epaminondas les victoires de Leuctres et de Mantinée. La phalange devait pourtant succomber devant la légion romaine, mieux articulée, mieux drillée, donc plus manœuvrière.

Le drill des carrés suisses était célèbre au cours du Moyen-Age. L'introduction massive des armes à feu lui porta un coup mortel. On ne sut pas s'y prendre à temps pour rénover les méthodes et l'on en était encore à la manœuvre ardue des gros carrés quand Maurice de Nassau (1567-1625) introduisait les formations linéaires strictement drillées, elles aussi, mais d'un drill rénové qui ne diffère pas beaucoup de nos exercices modernes en rangs serrés. Maurice de Nassau est réellement le père du drill collectif moderne. Il en fait une méthode et cette méthode il la baptise «dril» ou «drillen». L'Angleterre, qui tient à cette époque un corps expéditionnaire en Hollande, introduit la méthode, et le terme – traduit du Hollandais – devient le mot anglais «drill» que nous employons aujourd'hui et dont «dressage» est l'exacte traduction française. Le but de ce drill, et ce but restera le même jusqu'à l'adoption des formations diluées, est uniquement de préparer la manœuvre au feu: il s'agit d'apprendre aux soldats à garder leurs distances,

à marcher en formation très serrée, à modifier rapidement la disposition des rangs, à engager ou à rompre le combat. L'exacte exécution de tous ces mouvements fera, avec la solidité que donnera au combattant le drill individuel, la force principale des troupes de Frédéric II. C'est sur la place d'exercices que seront préparées les foudroyantes victoires du Roi de Prusse qui ne cessera jamais d'imposer à ses soldats un drill collectif violent, terrible. Beaucoup de ces mouvements ne seront jamais appliqués sur le champ de bataille, mais peu lui importe car il sait qu'ils auront une influence heureuse sur la discipline et la mobilité des troupes. Cette préparation intensive permettra la victoire de Leuthen, victoire due à l'ordre oblique longtemps exercé, répété, bataille qui, selon Napoléon, sera «un chef d'œuvre de mouvement et de manœuvre comme de résolution».

L'augmentation de la précision des fusils et surtout l'apparition des premières mitrailleuses sur les champs de bataille portèrent un coup mortel aux formations serrées et amenèrent, dans les guerres du milieu du XIXe siècle, l'introduction des formations diluées. Nombreux sont ceux qui, aujourd'hui, en font état pour tenter de démontrer que le drill¹ est une survivance parfaitement désuète d'une méthode de combat aujourd'hui disparue et qu'il se devrait de disparaître à son tour, n'ayant plus aucune raison de subsister. On l'avait cru déjà au début du siècle! Et logiquement, pour le drill collectif, il semblait bien qu'il eût dû en être ainsi.

Et pourtant les expériences des innombrables conflits qui, de 1870 à nos jours, ont ensanglanté notre planète, démontrent, avec une évidence frappante, l'incontestable supériorité des unités qui ont été soumises au drill collectif sur celles qui ne l'ont pas été. A quoi cela tient-il et comment le drill collectif continue-t-il aujourd'hui, malgré son évidente inutilité immédiate, à exercer sur des troupes une influence capable de leur donner au combat une supériorité certaine?

A cela, il n'y a qu'une réponse: le drill collectif ne forme pas seulement les hommes aux savantes évolutions et aux maniements d'arme en ordre serré; le drill collectif – et c'est là l'important – crée l'âme collective d'une troupe. Expliquons-nous:

Dans le drill collectif, le mouvement de chaque homme pris isolément fait le mouvement d'ensemble de la troupe. Le soldat sait que s'il exécute mal son mouvement individuel, il dépare l'aspect général et réduit à néant l'effort de ses voisins. Chacun prend alors admirablement conscience de n'être qu'une partie d'un tout, d'être dépendant de son entourage et in-

¹ Car ^{la} le plupart du temps, ils ne différencient même pas le drill collectif du drill individuel.

versément. Au commandement du chef, tous les hommes, tendus dans un effort d'énergie, *mais surtout de coopération*, mettent toute leur volonté à s'effacer en tant qu'individus pour atteindre à la perfection du but commun. Chaque homme cesse de penser «je» pour penser «nous». Le drill collectif donne ainsi à une troupe une âme collective; de lui naîtra l'esprit de corps, la camaraderie, l'amitié même. Le règlement américain «Drill and Ceremonies» (car contrairement à ce que l'on croit souvent, l'armée américaine est très loin d'avoir renoncé à ces méthodes) déclare: «Le drill doit enseigner l'adresse et l'entr'aide, accoutumer le soldat à répondre à un ordre et *développer le travail en équipe*».¹ Il se révèle aujourd'hui indispensable pour la formation au combat d'hommes qui seront dispersés dans le terrain («Au desserrement du rang matériel», disait Ardant du Picq, «doit correspondre le resserrement du rang moral») et devront garder continuellement à l'esprit la notion essentielle de l'étroite dépendance où ils se trouvent vis à vis de leurs camarades, comme aussi de la dépendance où leurs camarades se trouvent vis à vis d'eux-mêmes.² Sans cette notion éducative que le drill contribue, avec l'instruction (l'instruction seule ne peut le faire), à leur inculquer, il n'est pas – pour des troupes qui voient le feu pour la première fois surtout – de combat qui puisse se dérouler sans de lourdes pertes. Dans un ouvrage «Les causes militaires de notre défaite»,³ un officier supérieur français déclarait: «Cependant les Allemands, dont nul ne contestera qu'ils sont des militaires évolués et scientifiques, ont moins que jamais renoncé aux exercices en rangs serrés. Ils y tiennent quel que soit l'entraînement de leurs hommes. Ils y tiennent plus encore qu'autrefois, parce qu'ils savent que c'est de la dure exigence du rang serré que dépend la cohésion de la troupe. Parce qu'ils savent que plus les opérations nécessitent de souplesse et d'initiative individuelles, plus elles mènent au morcèlement des unités, à la manœuvre en ordre dispersé, plus il est indispensable de reprendre chaque jour les hommes en main.»

Le colonel Alerme met ici le doigt sur une autre vertu du drill collectif:

¹ Department of the Army field manual, June 1950, chapter 2.
C'est nous qui soulignons.

² Le colonel de Grandmaison écrivait avant 1914: «Desserrer les liens de la cohésion et du dressage en commun, dans le but de respecter l'individualité de nos hommes, serait une dangereuse erreur. Malgré leurs remarquables qualités personnelles, le manque de cohésion et d'esprit militaire est une des causes principales de l'insuccès définitif des Boers.»

«Dressage de l'Infanterie en vue du combat offensif.» Berger-Levrault 1916, page 39.

³ Colonel Alerme: «Les causes militaires de notre défaite.» Publication du centre d'étude de l'agence Inter-France, 1940, page 38.

c'est sur son aptitude à créer la discipline. A ce propos, nous ne saurions mieux faire, semble-t-il, que de citer le colonel Feyler:¹ «Le dressage exige moins de force que d'attention, ou si l'on veut, il exige la tension de toutes les forces de l'attention. C'est même parce qu'il en est ainsi, parce que l'homme met toute sa volonté à l'exécution instantanée et d'une précision rigoureuse du mouvement qui lui est commandé, et que, dans la subdivision, tous les hommes mettent toute leur volonté à obtenir la simultanéité de ces mouvements précis, que le dressage constitue un procédé disciplinaire. Ce n'est pas la matérialité du mouvement qui discipline, c'est la soumission de l'esprit au mouvement, et le désir d'exécuter ce dernier, non seulement à la satisfaction du chef, mais à sa propre satisfaction. L'homme veut faire bien, aussi bien qu'il lui est possible, voilà l'élément -disciplinaire; la qualité de l'exécution n'y concourt que par la satisfaction qu'elle procure à l'exécutant en récompense de son effort de volonté.»

Nous définirons par conséquent le drill collectif comme étant un procédé propre à donner à une troupe le sens de son unité, à lui insuffler une âme, à rendre les hommes solidaires² les uns des autres, à créer la camaraderie. Le drill collectif donne en outre la mesure de la discipline d'une troupe et permet d'apprendre à chaque homme à agir au profit d'un ensemble dans le sens voulu et ordonné par le chef.

B. Le drill individuel

Quel fut et quel est son but ?

Le drill individuel est né avec l'introduction des armes à feu. Le soldat, désarmé après avoir tiré, exposé sans défense à la décharge adverse, était soumis dans le combat à une pression morale mille fois plus intense que lors des chocs à armes blanches. «Tenir» allait exiger une maîtrise considérable de ses nerfs. *Par la tension suraiguë de la volonté, arriver au contrôle de chacune des fibres de sa chair*, c'est l'idée que veut réaliser Maurice de Nassau et, après lui, Frédéric le Grand. Tous deux comprennent fort bien que ce n'est ni par des théories, ni par des conférences qu'ils parviendront à ce résultat. Seul le dressage, impitoyablement imposé,³ permettra aux soldats d'atteindre à ce stade où avec armes déchargées, debout face aux fusils ennemis qui les couchent en joue, ils garderont sur eux-mêmes l'empire et la maîtrise nécessaires pour ne pas tourner le dos. Dans l'armée prussienne,

¹ Colonel Feyler : «Le Règlement d'Infanterie pour l'infanterie suisse» du 31.12.1907, page 9.

² «La discipline doit naître de la solidarité.» Ardant du Picq.

³ Rappelons le principe si sage de Souvarov : «Instruction dure – combat facile.»

toute l'activité de la place d'exercice va tendre à «solidifier» le combattant en développant au maximum la «Selbstbeherrschung» dans tous les domaines. N'importe quel geste sera drillé, du moindre travail à l'arme jusqu'au salut. Et petit à petit, de troupes dont la valeur militaire était pour le moins discutable, Frédéric II fait l'infanterie la plus solide de l'époque.

Disloquant les unités, individualisant la lutte, le combat moderne n'a fait qu'augmenter la nécessité de développer la maîtrise que chaque soldat doit acquérir sur lui-même. Plus que jamais, le drill individuel s'affirme comme une valeur indispensable à une sérieuse préparation à la guerre. Nous n'avons, en Suisse, gardé que deux mouvements de drill, depuis la suppression du pas cadencé. Ce sont (cf. Règl. inf. IIa) la position normale et le maniement d'arme. Songeons, si nous doutons des vertus éducatives du drill individuel, à toute la maîtrise de soi et à l'effort de volonté nécessaires pour *réussir* un parfait maniement d'arme! Maîtrise de ses mains, maîtrise de ses coudes, maîtrise de ses épaules, maîtrise de sa tête, maîtrise de sa bouche, maîtrise de ses yeux... maîtrise de toute la «position normale». Et nous en passons! Ajouter encore l'énergie... Et l'on saisit le sens de cette remarque que faisait le général Wille dans son rapport sur la mobilisation 1914-1918: «Pour comprendre la valeur inappréciable que représente le drill, il faut avoir fait soi-même, comme soldat, l'expérience de la maîtrise de soi qu'implique un drill rigoureux.»

Dans les *débuts* d'un conflit, lorsque s'affrontent deux armées n'ayant encore ni l'une ni l'autre l'expérience du feu, aux troupes drillées reviennent plus d'une victoire. On l'a partout compris: l'empire que les soldats ont acquis sur eux-mêmes par le drill individuel peut compenser pour une part l'inexpérience du feu. Un journal français écrivait dans les premiers jours de la guerre de 1914-1918: «Ce qui, en première ligne, a fait jusqu'à présent pencher la balance en faveur des armées allemandes dont les succès sont sans exemples, c'est leur éducation militaire, le drill allemand maudit et méprisé. C'est lui qui triomphe maintenant.»

Le même phénomène va se répéter en 1940; le colonel Alerme, dans l'ouvrage que nous citons plus haut, s'exclamait: «Et maintenant que nous avons été battus par une technique de toute évidence supérieure à la nôtre, nous voyons les soldats allemands venant de faire trois campagnes victorieuses en Pologne, en Norvège et dans l'Occident, s'exercer encore chaque matin sur nos places de France à un maniement d'arme vingt fois décomposé et répété,, au pas de parade repris inlassablement, homme par homme, à toutes ces manœuvres rigides qu'il nous paraissait de bon ton de ridiculiser comme des survivances du caporalisme imbécile d'autrefois. Ce militarisme-là, disait-on, est mort avec les adjutants de Courteline!»

Rappelons encore ici la sévérité, la rigueur du drill britannique, de ce drill individuel en particulier dont les exigences dépassent de loin tout ce que connaissent et connaissent encore les armées du continent, l'armée allemande incluse.

Puissions-nous profiter de ces leçons et ne pas nous laisser entraîner à méconnaître la valeur d'un drill individuel que nous pouvons définir comme un procédé qui, en imposant à l'homme la tension maximum de son énergie et de sa volonté, l'amène à augmenter son contrôle et sa maîtrise de lui-même dans toutes les situations et qui, ainsi que l'affirmait le colonel Feyler, discipline son esprit.

C. L'automatisme

Quelle est sa raison d'être et en quoi se différencie-t-il du drill individuel ?

La violence des procédés du combat, surtout du combat moderne, fait que l'homme, sous l'empire de la peur, peut perdre une partie, ou même la totalité des moyens intellectuels qui lui sont nécessaires pour remplir sa mission. Seule une sévère maîtrise de lui-même, que le drill individuel – nous venons de le voir – tend à développer, peut l'aider à surmonter cette crainte paralysante et à maintenir intacte sa volonté d'action. Mais toute cette volonté, péniblement sauvegardée, va se trouver probablement aspirée, engloutie par la constante préoccupation d'agir logiquement, dans le sens des ordres reçus ; il reste, par conséquent, que le combattant ne pourra plus appliquer ni volonté, ni réflexion, au maniement de ses armes. A cela il n'existe qu'un seul remède qui est de rendre le maniement des armes parfaitement indépendant de la volonté, et cela sans que soit diminuée l'efficacité du tir. C'est ce que nous nommons l'automatisme. Le colonel de Grandmaison dont les théories célèbres furent, avec celles du colonel Cardot et du colonel Montaigne, à l'origine des sanglantes hécatombes de la bataille des frontières d'août 1914, écrivait très justement que l'automatisme « ne pouvait être produit que par une répétition des mêmes actes assez fréquente pour que l'association entre le commandement ou la suggestion et le mouvement ou la décision qui doit en être la conséquence, se fasse dans l'inconscient sans l'intervention de la réflexion ».¹ Autrement dit que l'automatisme ne serait jamais créé que par la répétition fastidieuse mais nécessaire du même mouvement dix, cent, mille fois.

Moins les gestes qui assureront le fonctionnement de l'arme seront automatiques, plus ils nécessiteront un effort de réflexion qui s'exercera aux dépens de l'exécution intelligente de la mission ; plus ils seront automatiques,

¹ Colonel de Grandmaison : « Dressage de l'infanterie en vue du combat offensif. » Berger-Levrault 1916, page 36.

mieux la réflexion et la volonté laissées libres pourront s'attacher à une compréhension et une exécution sensée de la tâche à remplir.¹

C'est une conception parfaitement erronée qui a parfois fait baptiser «drill aux armes» l'automatisme («Waffendrill»). Point n'est en effet besoin de réfléchir longtemps pour comprendre la différence qui existe entre un drill individuel, dont le but est de *développer la volonté*, et un automatisme qui tend à *écarter la volonté*² et à rendre son intervention superflue dans le maniement de l'arme. Si le drill individuel et l'automatisme sont deux procédés complémentaires, concourant tous deux à la formation du combattant, ils sont cependant, comme le remarquait déjà dans le numéro de juillet 1954 de l'«Allgemeine Schweizerische Militärzeitschrift» le colonel commandant de corps H. Frick, des procédés essentiellement différents. Rien ne doit être moins automatique qu'un maniement d'arme, et rien ne doit moins dépendre d'un effort de la volonté que la charge du mousqueton. Appliquée à l'automatisme, l'expression «drill aux armes» est une source d'erreur.

L'automatisme, en créant le geste réflexe, veut donc tendre à assurer un maniement sûr et efficace de l'arme, garant le plus sûr de la puissance de feu d'une troupe;³ il veut que ce maniement soit indépendant de la volonté et de la réflexion du combattant afin de lui permettre de consacrer toutes ses facultés intellectuelles à l'accomplissement impeccable de sa mission.

Conclusion

De tout ce que nous venons de voir, il ressort que le drill collectif est à la base de toute coordination des efforts, le drill individuel à la base de toute maîtrise des réactions de l'homme, l'automatisme à la base de la liberté intellectuelle et de la puissance de feu d'une troupe. Les efforts coordonnés d'hommes réagissant aussi lucidement que possible et remplissant intelligemment leurs missions en utilisant au mieux l'efficacité de leurs armes, voilà ce que l'on peut obtenir d'hommes militairement éduqués par des procédés qui, vieux de plusieurs siècles, demeurent aujourd'hui actuels, parce que, si les matériels ont évolué, l'Homme, lui, est demeuré le même. Or, si les buts à

¹ Se souvenir ici de la maxime de Foch, dont chacun doit tirer son parti, du général en chef au dernier des soldats: «La réalité du champ de bataille est qu'on y étudie pas; simplement on fait ce qu'on peut pour appliquer ce que l'on sait. Dès lors, pour y pouvoir un peu, il faut savoir beaucoup et bien.»

² Nous disons écarter et pas étouffer! Attention! Ecartier afin de pouvoir l'utiliser toute entière ailleurs.

³ L'impérieuse nécessité d'entretenir l'automatisme aux armes acquis à l'Ecole de Recrue contient en elle-même la condamnation du système des cours de répétition bisannuels.

atteindre ne sont contestés par personne, les méthodes, elles, sont souvent violemment prises à partie. On nous répondra – on l'a déjà fait – qu'une modernisation des procédés s'impose. Par exemple, que l'on apprendra davantage à une troupe à coordonner ses efforts pour agir dans un sens défini en la faisant jouer un match de football; ce qu'elle fera naturellement mille fois plus volontiers qu'un quart d'heure de rangs serrés. L'objection est de taille et elle mérite qu'on s'y arrête un instant.

Constatons tout d'abord qu'une armée est un organisme absolument particulier, un agglomérat unique d'hommes de toutes tendances, parfaitement étrangers les uns aux autres, n'ayant initialement aucuns intérêts communs, venant de toutes les couches et de tous les milieux de la population. Ainsi, en Suisse, huit cent mille hommes et femmes ont pu être mis sur pied dans le cours du dernier service actif. Au jour où éclate une guerre, tous ces civils sont transportés en quelques heures de l'atelier, du bureau, de la ferme jusque sur le champ de bataille. Les missions qui leur sont données sont, elles-aussi, uniques et ne peuvent, elles non plus, être comparées à rien de ce qui existe dans la vie civile. Ils doivent tuer, souffrir, souvent mourir. A une organisation aussi spéciale devront indubitablement correspondre des moyens d'éducation spéciaux en rapport avec les buts à atteindre. L'Homme, en effet, répugne aussi bien à tuer qu'à souffrir et à mourir. Le lui demander, c'est l'engager à aller à l'encontre de ses plus secrets instincts. Exiger de lui qu'il le fasse, c'est le soumettre à une contrainte morale à laquelle il est absolument indispensable qu'il soit préparé. Il n'est pas possible, en temps de paix, de l'y préparer effectivement, pour des raisons faciles à comprendre. Mais ce qu'il est possible de faire, c'est de lui apprendre à faire abstraction de ces sentiments personnels sur certains points. De ce fait, accepter la contrainte physique et morale du drill sera déjà une étape sur la voie qui l'amènera à accepter un jour un effort, un sacrifice – peut-être le sacrifice de sa vie –, à passer outre aux instincts négatifs qu'il éprouve envers ses obligations du combat. Le plus souvent les troupes n'aiment pas le drill. Il exige trop d'elles. Il les oblige à un effort d'acceptation auquel elles répugnent. Et pourtant elles doivent s'y plier, piétiner leurs penchants. La réside une des valeurs éducatives du drill. Si l'on fait jouer à une troupe un match de football, on lui apprend bien, même très bien, la coordination des efforts, mais ce qu'un semblable exercice physique ne lui apprend pas, c'est l'acceptation muette d'une contrainte qui fait pour une bonne part la valeur de la méthode. Voilà pourquoi le jeu d'équipe ne remplacera jamais, pour l'éducation d'une troupe, le drill collectif.

Ce point de vue une fois admis, l'on pourrait objecter que ni le garde à vous, ni le maniement d'arme n'ayant d'utilité directe dans le combat, il

apparaîtrait comme indiqué d'appliquer le procédé du drill à quelque chose qui «serve» malgré tout, qui concourt à l'instruction de combat du sujet, en même temps qu'à sa formation morale; d'instruire, par exemple, au moyen du drill la charge au mousqueton ou le maniement de la mitrailleuse... L'esprit sportif n'y aurait pas part, la contrainte serait maintenue et l'instruction développée!

A cette objection, à cette proposition, qui ne paraît pas réfléchie, il faut répondre encore par la négative. En effet, si l'on «drillait» la charge ou le maniement de la mitrailleuse, ce ne serait évidemment pas l'esprit sportif, mais ce serait le raisonnement qui, cette fois, interviendrait pour l'acceptation de l'effort exigé. La contrainte en serait allégée. L'acceptation du maniement d'arme et du garde à vous, apparemment dénués de toute utilité directe, est plus dure à obtenir et plus salutaire que celle de n'importe quel autre exercice dont l'utilité saute aux yeux.

Et nous concluons: Plus le drill apparaîtra *au premier abord* inutile, mieux il atteindra le but que, depuis des siècles et des siècles, il remplit dans toutes les armées, à savoir de former des unités sachant coordonner leurs efforts pour atteindre au but commun, et des soldats maîtres de leurs nerfs, disciplinés, remplis d'abnégation. «L'existence d'une armée», disait le maréchal Marmont, «est une chose si étonnante, si artificielle, qu'on ne négligerait pas sans péril tout ce qui contribue à donner à ses mœurs des habitudes d'ordre et de soumission. Trois choses sont nécessaires pour donner de la valeur aux troupes: l'amour de l'ordre, l'habitude de l'obéissance, la confiance en soi-même et dans les autres. Telles sont, sous le rapport moral, les bases fondamentales d'une armée. Sans ces bases, une réunion d'hommes n'a aucune consistance, ne justifie aucune espérance, ne satisfait à aucun besoin.»

Die Schlacht bei Lemberg

Von Generaloberst a. D. Raus

13. bis 23. Juli 1944

Mit der Öffnung des «Wandernden Kessels» und Befreiung der 1. Pz.-Armee (Hube) durch starke Kräfte der 4. Pz.-Armee (Raus) am 6. April 1944 bei Buczacz an der Strypa, endeten die schweren Winterkämpfe im ukrainisch-galizischen Raum. Dann trat eine dreimonatige Ruhepause ein, die auf beiden Seiten zu einer Umgruppierung führte. Gleichzeitig trafen sowohl die deutsche als die russische Führung eingehende Vorbereitungen für die nächsten Operationen. Das ständige Absinken des Stärkeverhältnisses zu-